

SERGE DOUBROVSKY

Un homme de passage

roman

MA VIE-ROMAN

GRASSET

UN HOMME DE PASSAGE

DU MÊME AUTEUR

LE JOUR S, *nouvelles*, Mercure de France, 1963.

CORNEILLE ET LA DIALECTIQUE DU HÉROS, Gallimard, 1964.

POURQUOI LA NOUVELLE CRITIQUE : CRITIQUE ET OBJECTIVITÉ,
Mercure de France, 1966.

LA DISPERSION, *roman*, Mercure de France, 1969.

LA PLACE DE LA MADELEINE : ÉCRITURE ET FANTASME CHEZ PROUST,
Mercure de France, 1974.

FILS, *roman*, Galilée, 1977.

PARCOURS CRITIQUE : ESSAIS, Galilée, 1980.

UN AMOUR DE SOI, *roman*, Hachette-Littérature, 1982.

LA VIE L'INSTANT, *roman*, Balland, 1985.

AUTOBIOGRAPHIQUES : ESSAIS, PUF, 1988.

LE LIVRE BRISÉ, *roman*, Grasset, 1989 (Prix Médicis).

L'APRÈS-VIVRE, *roman*, Grasset, 1994.

LAISSÉ POUR CONTE, *roman*, Grasset, 1999.

SERGE DOUBROVSKY

UN HOMME DE PASSAGE

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

ISBN 978-2-246-78366-4

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2011.*

*Pour Elisabeth sans qui
ce livre n'existerait pas
à ma sœur et à mes filles*

Car je comprenais que mourir n'était
pas quelque chose de nouveau, mais
qu'au contraire depuis mon enfance
j'étais déjà mort bien des fois.

Marcel PROUST, *Le Temps retrouvé*.

DÉPART

je n'en peux plus
je ne sais plus par où commencer
il faut me préparer à vider les lieux
où toute une partie de moi-même est incrustée
depuis vingt-huit ans des jours des semaines
oppressants que ça dure peux plus endurer
à bout de nerfs gorge serrée à étouffer
et puis la série des démarches qu'il faut faire
à droite à gauche au pas de course
banque bureaux administratifs la poste alors
que j'ai envie de hurler mon être se déchire
en deux une moitié qu'on m'arrache
à chaque fois la même histoire je n'y coupe pas
épeler mon nom D comme David
O U B comme boy R O
V comme victoire S K Y les trois
dernières lettres passent mieux mais
les prénoms il ne faut pas non plus m'y embrouiller
banque poste assurance médicale je suis
Julien le professeur s'appelle *Serge*
l'écrivain aussi *Serge* pour mes collègues mes étudiants
pour mes amis autrefois mes

petites amies pour mes épouses
 pour les femmes en général temps si lointains
 de mes frasques maintenant mes frusques
 voix de ma mère *il ne faut rien oublier Julien*
 retentit au fond de moi justement au
 fond je mets quoi dans la grande malle bleue
 la première j'en ai quatre énormes à remplir
 si je ne dois pas en acheter une cinquième
 qu'est-ce que j'emporte qu'est-ce que
 je laisse question essentielle qui me tracasse
 j'ai déjà déménagé dix fois dans ma vie
 mais là c'est l'ultime chambardement
 TOTAL je ne sais plus où je suis où j'en suis
 à force de déménager cette fois carrément
 je déménage je ferme boutique
 mon pignon sur rue disparaît mon pognon
 je prends ma retraite je me retire de mon
 vaste appartement perché dans les airs
 j'abandonne mon poste professeur depuis
 cinquante-deux ans je disserte maintenant déserte
 je quitte après plus de cinq décennies ma
 profession chaire de littérature française
 maintenant ma chair est faible elle se ramollit
 en perte d'énergie je ne puis plus mener de
 front toutes mes vies il faut que je me mutile
 que je me châtre de l'enseignement
 je n'arrive pas à y croire au moment de
 faire mes malles impression de boucler ma
 malle départ personne ne m'y oblige
 pas de limite d'âge pourrais pérorer jusqu'à
 ce que mort s'ensuive mon congé moi
 qui l'ai pris me taille m'entaille de mon
 propre gré moi qui coupe mes amarres

assez rêvé, ruminé, je dois me mettre au travail, il est immense, au fond de la première malle, je fourre mes sous-vêtements, le malheur j'en ai assez pour remplir un tiers de la malle grande ouverte dans mon bureau, ensuite quoi, pantalons d'été d'hiver bien pliés, vestes soigneusement empilées, les pulls on peut les mettre par-dessus, s'aplatissent sans se froisser, déjà pleine à ras bord la malle, soudain me frappe, et les chemises, vais les mettre où, j'en ai tellement accumulé au cours des ans, les blanches les grises les bleues les marron les vertes les unies les rayées les bigarrées les sport, à mesure que je les sors des commodes des placards, elles m'accablent, pourtant j'y tiens à mes liquettes, mes reliques, je les reluque, elles me relookent, si amoché amochi par les ans, elles me revivifient me raniment, forcé de me regarder dans une glace je ne regarde pas ma gueule, je les contemple, elles me confèrent une silhouette acceptable, si je ne lève pas les yeux au-dessus du cou, seulement dans le tas, il y en a de démodées, trop étroites, d'une couleur criarde, la mauve la rose là, plus portables, j'hésite n'ai pas le cœur, devrais, je dois m'en débarrasser, les jeter dans le vide-ordures, dans le couloir derrière la porte d'entrée, passer tout le révolu à la trappe, serait une révolution, je ne jette jamais rien, j'accumule les inutilités, plus fort que moi, ma mère disait *on ne jette jamais rien*, parlait de la nourriture, forcé dans les années quarante, on gardait un soupçon de beurre dans un bol bleu à la cuisine, la moindre miette, le moindre croûton quand on n'avait rien à croûter, pendant la guerre, pour moi en tout partout c'est toujours la guerre, du coup je garde je conserve j'amoncelle, ne rien perdre, fringues, documents, lettres, brouillons, peut servir un

jour, être utile, dans mon bureau sur le tapis, autour de moi tout s'entasse, je referme la première malle, j'ouvre la deuxième, des chemises des vestons des pantalons n'ont pas encore trouvé place, les manteaux les imperméables les vestes de cuir attendent, bon gré mal gré je dois m'en tenir à l'essentiel, laine cachemire parmi mes tricots, je trie, les élimés j'élimine, usés aux coudes pareil, les ai achetés dans des magasins disparus depuis vingt ans, robes de chambre dans lesquelles je ne pourrais même plus entrer, je fourre tout au fond d'un grand sac-poubelle, avec les couvertures sorties des placards, je ne garderai que les légères, bleu blanc rose, pas trop défraîchies, encore agréables aux yeux le jour au corps la nuit, la deuxième malle est vite remplie, au tour de la troisième, je la réserve pour des articles de cuisine, mais par précaution, je vais une dernière fois vérifier, cabinet de débaras, horreur, des cartons rangés sur les étagères jusqu'au plafond, les papiers seront pour plus tard, maintenant fringues, restent accrochées à une tringle, l'affreux pantalon à carreaux. que je m'étais offert il y a au moins trente ans pour plaire aux mignonnes, le costume canadien gris avec rayures rouges et veston croisé destinés également à séduire les donzelles, date du temps où j'avais ma propre maison et n'habitais pas encore ici, en bon état c'était du solide, ces atours que j'ai pris pour des atouts peuvent encore faire des heureux chez les malheureux, dois alerter l'Armée du Salut, confier ce qui est encore portable au portier en bas dans un autre sac, encore trois quatre articles à charitablement léguer

pourquoi avoir ainsi
conservé si longtemps ces traces minables de
moi-même pourquoi avoir accroché ici tous

ces oripeaux m'y être accroché je
 n'ai jamais été tenté de me préserver de m'embaumer
 dans un journal intime de consigner pensées
 faits et gestes de ma vie dans un carnet
 j'ai laissé couler s'effacer les jours l'un après l'autre
 qu'ils retombent dans leur néant
 ce serait ÇA mon carnet de bord tout ce bordel
 ces fripes surannées ces frocs mes défroques
 je suis désormais un défroqué
 je n'officie plus interdit du culte culture
 garde ces traces des grands moments
 pendant plus d'un demi-siècle j'ai célébré devant
 génération après génération de fidèles
 grand-messe de la littérature toutes ces
 fripes mon aube ma chasuble je remballe
 mes emballlements Grand Siècle Corneille Racine
 Molière commencé avec la princesse de
 Clèves ma première dulcinée tant d'autres
 coups de foudre ensuite le théâtre de
 l'Absurde Ionesco Beckett Adamov
 époque de Sartre et Camus sans cesse
 propulsé de l'avant-dernier cri Nouveau
 Roman j'ai atteint mon terminus
 j'ai beau me hâter bondir d'une pièce à l'autre
 trier ranger mes affaires j'ai la poitrine
 écrasée la gorge serrée perdu dans cet inextricable
 fouillis l'immense déménagement que
 je m'inflige est la répétition du Grand Départ

 la deuxième malle est pleine,
 je dois un instant respirer, la troisième à commencer,
 besoin de m'arracher à cet étouffement de chaussures,
 de bottes, de bottines, quand je pense qu'il y aura après

les grands cartons, tous les bouquins à y ranger, il faudra choisir, je ne veux pas, je ne peux pas, je les aime tous, des centaines et des centaines sur les rayons de mon bureau, impossible de tous les emporter, va être un casse-tête, un crève-cœur, les livres que j'emporte, ceux que je suis contraint d'abandonner, sera pour plus tard, je n'en suis pas encore là, je prévoyais un déracinement douloureux, mais pas à ce point, je me redresse d'un seul coup, je traverse à grands pas le long couloir jusqu'au living, vastes fenêtres découpent un immense pan de ciel, douzième étage dans les airs, soleil du matin au soir, je m'arrête debout je plonge dans l'azur, me baigne dans l'espace, me retrempe dans l'éclatante lumière, ablution de la rétine, mon angoisse se dissout, tout mon être embrasé dans l'embrasure, mais il y a aussi les soirs avec des ciels hallucinants de splendeur, comme un tableau abstrait infini étalant des plaques mauves, rouges, virant par endroits au rose pâle, bordées de traînées sombres, grisâtres ou quasi noires, quoi que je fasse, aux instants toujours très brefs du crépuscule, je me lève soudain, je contemple l'ultime fulguration adoucie d'un ciel qui s'éteint peu à peu, dix minutes à peine, et brusque nuit opaque, les petits feux vacillants brasillent aux myriades de fenêtres verticales, ces doux vertiges vont cruellement me manquer, je suis amoureux de mes fenêtres

pas seulement des vitres
sans vis-à-vis qui me projettent dans un espace
immense quand je suis cloîtré dans mes
pensées qu'à m'arrêter là debout
elles me lancent hors de moi vers l'infini
elles me décoisonnent dans chaque pièce
de l'appartement longiligne découpent une

perspective différente un angle nouveau
 sur la ville sur ma vie le grand bureau du
 fond j'ai sur tous les murs tous mes livres
 remplissant à craquer les rayonnages de bois laqué
 classés par ordre avec méthode je sais
 exactement où chercher *L'Éthique* de Spinoza *Le Temps*
retrouvé de Proust les ouvrages du Grand Siècle mon
 gagne-pain et puis l'alignement des Freud
 en allemand en anglais et en français les
 romans modernes ceux que je reçois rarement achète
 tous là sinon dans ma mémoire au moins
 sur leurs rayons mon grand bureau autrefois
 luisant dépoli juste devant la fenêtre
 entassement de lettres de papiers c'est là
 où je fais mes comptes où je les règle affaires
 pratiques courantes portefeuille cartes de
 crédit chéquiers dans le tiroir étroit du milieu
 sais par cœur coins et recoins de chaque pièce
 les quatre et les trois salles de bains attenantes
 je les alterne selon l'humeur de mes excréctions
 tantôt l'une tantôt l'autre la plus proche
 mais au moment de déjeuner j'aime les wc juste avant
 le vaste living salle à manger sous son lustre d'étain
 noirci par les ans pas de beaux meubles
 j'ai eu trop de déménagements meublé de
 bric et de broc mais toujours confortables
 c'est l'essentiel du reste ne reçois pas
 beaucoup vaste appartement suffisant pour
 une existence solitaire quelques collègues
 amis de passage mais je les emmène le plus
 souvent au restaurant l'Italien juste en bas
 exquis à trois cents mètres *Café Español*
 mon lieu de prédilection réservé à la famille

aux intimes et tous les bistrots d'alentour
 italiens chinois japonais brésilien que sais-je même un
 tibétain vrai j'aime ce quartier en bas
 toujours vibrant vivant toutes les classes se mélangent
 Noirs Blancs Jaunes les gens m'en
 font voir de toutes les couleurs intellos et
 populo la panoplie des bobos
 profs étudiants drogués et camés
 un quartier caméléon se métamorphose en
 un clin d'œil des rues tranquilles presque
 désertes le matin que de gros camions qui
 déchargent leurs cargaisons au supermarché en face
 bus de ramassage scolaire arrêt autour de
 la circulation les gosses montent à la queue
 leu leu bus s'ébranle trafic matinal reprend
 les ménagères qui vaquent à leurs courses
 mais le samedi soir le quartier s'éclate venus
 des quatre coins de la ville et des banlieues
 les jeunes débraillés assiègent les boîtes de jazz les
 clubs les bars débordent après minuit sur les
 trottoirs d'alcool plein la gueule gueulent
 vocifèrent parties de rigolade déchaînées
 jamais de bagarres rires mais pas rixes saines obscènes
 explosions de gaieté peut-être des voisins
 que ça dérange se plaignent de ne pouvoir
 dormir moi je regarde de haut de ma fenêtre
 du salon ne me gêne pas quand j'ai envie
 de dormir j'enlève mes appareils auditifs
 prothèses de sourd plus un bruit la vie
 devient un film muet comme un souvenir dans la tête

assez rêvassé, peux pas per-
 dre mon temps plongé debout dans le rayonnement

lumineux de ma fenêtre, son miroitement est déjà du passé, il faut que je m'arrache à ces lieux que je vais quitter pour toujours dans trois semaines, me remettre à emballer tout ce qui est transportable, la quatrième malle avec les articles de cuisine, m'attend béante, je sais, il faut, je devrais, en avant marche, au pas de deux, le temps presse, mes pensées n'arrivent pas à se détacher de mon appartement, de ce quartier, mes entours si familiers à l'agonie, les parcours et les reparcours dans ma tête, j'étouffe trop ici, ce départ irréversible m'opprime trop, depuis ce matin fourrant dans les malles ce que je veux sauver de ce naufrage, cinquante ans de vie qui sombrent, vingt-huit ans dans cet appartement, trop, je m'y noie, mémoire engloutie, pour m'en sortir, c'est décidé d'un seul coup, il faut que je sorte, prendre l'air même s'il est glacé, je vais dans ma chambre à coucher décrocher la seule veste de tweed qui reste, je vais chercher dans mon petit bureau le manteau marron gardé pour le voyage, qui pèse une tonne, n'oublie pas les gants en peau de mouton, le bonnet de laine qui me couvre les oreilles, prêt, j'ouvre la lourde porte de métal, je file le long du couloir aux murs peints en bleu qui n'en finit pas, jusqu'aux ascenseurs, quatre, dont un réservé pour le service, une vraie caserne, des dizaines et des dizaines d'appartements en ligne droite, j'appuie sur le bouton, j'attends mon tour devant l'un des trois ascenseurs sans cesse en mouvement, je suis impatient, cela peut prendre deux minutes ou durer des heures, ce gros immeuble est une fourmilière, avec des centaines de locataires, heureusement c'est l'heure du déjeuner, l'ascenseur du milieu s'arrête s'ouvre je monte, personne dedans, d'emblée en bas, vite vers la porte d'entrée fermée à cause du froid, salue le portier au passage, j'ouvre la grande porte vitrée, une bise glaciale me coupe

le visage, les trottoirs qui relient les énormes immeubles de brique en quadrilatère forment des couloirs à courants d'air brutaux, ils frappent et giflent avec violence, je serre un peu plus mon écharpe, relève le col de mon manteau, je m'engouffre dans la turbulence hivernale

A grands pas je traverse la rue, dépasse le supermarché, tourne à gauche, je suis bientôt sur le large boulevard qui fend la ville en deux, je tourne à droite, le connais par cœur. Au cœur. Mon échappée pédestre la plus intime, c'est automatique. Été, hiver, il faut que j'aille là-bas au bout me retremper dans l'eau lustrale. Mon chemin de croix à l'envers, mes petites rues parallèles viennent se jeter tous les cent mètres à angle droit sur l'artère. Connais leur ordre, leur succession, leurs noms s'égrènent l'un après l'autre dans ma tête. Parcours sacré, consacré, mes jambes me portent. Je suis secoué par les rafales violentes de vent glacé. Qu'importe, cela me nettoie les idées, balaie mes angoisses, fait le vide en moi. Des éclats de soleil dans des tourbillons de vent, voilà. Le seul remède à mes maux, mon dictame. Arrivé à l'avenue qui remonte à sens unique, fourmillante de taxis, de camions, de voitures qui filent à fond de train, je dois m'arrêter aux feux. Je traverse, toujours tout droit les avenues qui coupent ma marche, les passants, le trafic se raréfient. J'avance peu à peu dans un désert urbain. Des bâtiments où personne n'entre, des entrepôts d'où personne ne sort. Ultime étape, je passe par le tunnel qui troue l'écrasant building éboulé là comme pour barrer la route. Au bout du tunnel bée soudain la vastitude où s'évapore, s'évanouit d'un seul coup la ville, qui aspire mon regard à chaque fois émerveillé. Je suis jeté par cette vue hors de moi-même. Encore le

périphérique à traverser. Ruée des bolides qui sillonnent les voies à vitesse folle, encore un feu vert à guetter. Six voies, il faut se dépêcher de traverser pour ne pas rester coincé au beau milieu pendant une heure. Enfin de l'autre côté, la cité s'efface, je suis sur les quais. Le quai 40 certes n'est pas ma destination. Un parking érigé là massif sur trois étages pour des centaines de voitures, avec même dans une cour un terrain de base-ball. Par ce froid, personne. Je dépasse rapidement la bâtisse qui bouche la vue. Soudain, quai 38, VISION. Si brusque, brute, brutale, j'en perds le souffle. Dépasse l'imagination. Ma promenade favorite, obligatoire, après déjeuner, après ma matinée de travail. Mes pas me portent invariablement vers le fleuve, mon fleuve, HUDSON RIVER. Dès que je pénètre sur le quai par la grille ouverte, *no dogs allowed*, dès l'entrée je suis saisi, terrassé par le spectacle. Englouti dans la scène. La Seine, sans parapets, sans œuvres d'art autour, sans les bijoux des ponts sculptés. Mais dénudée, minérale, dix, vingt fois plus large, une masse d'eau colossale qui flue lentement, une sorte d'éternité, nature d'avant l'homme, on touche au tréfonds de l'être. Le Rhin, le Danube à côté sont des mini-écoulements d'onde étroite, policée. L'Hudson a la sauvagerie de l'incrée, un bras de mer qui fend l'écorce terrestre, une immensité où le regard s'évanouit. A mesure que j'avance sur le quai, je plonge dans l'extase, ravi à moi-même. Volatilisé dans l'espace sous un ciel bleu étincelant et glacé. J'avance toujours jusqu'à l'extrême bout du quai étroit qui borde le mur du garage. Je suis juste au-dessus de l'eau saumâtre, appuyé contre le garde-fou. Le paysage se recrée, s'organise, s'humanise. En face, la rive lointaine du New Jersey se hérisse de gratte-ciel disséminés, par endroits agglomérés, poussés

au hasard au cours des ans sur le roc, j'ai vu des échafaudages surgir, des bâtiments jaillir, là où il n'y avait avant que rochers et marécages. Dispersés, il reste entre eux de grands vides. Je regarde vers le sud, sur ma gauche. Là la rive se dresse sans une faille sur des kilomètres en tours de verre, buildings de brique d'au moins soixante étages chaque. Mon œil glisse jusqu'à la pointe de l'île, vers Battery Park. J'aperçois, après le World Financial Center de structure géométrique, mi-verre mi-pierre luisant comme du marbre, un peu plus bas l'immeuble géant où habite ma fille aînée, vingt-sixième étage à l'aplomb du fleuve, d'où l'on voit la superbe marina incrustée au flanc de la ville, avec ses bateaux volumineux ses yachts de luxe, soudain le fleuve se fait moins désertique, il est habité de voiliers dansant sur l'eau avec nonchalance, sillonné de canots à moteur vibrants, lancés à toute allure. Le week-end, régulièrement, je vois venir, de mon poste d'observation, de grands paquebots à deux ou trois cheminées glissant immobiles, imperceptiblement s'éloignant vers la baie au-delà de la Statue de la Liberté et d'Ellis Island, vers le large, ils passent sous Verrazano Bridge, arche immense qui ferme l'anse où se jettent et se rejoignent les deux fleuves, Hudson, East River, pour aller disparaître sous le gigantesque pont quasi aérien, au-delà vers l'océan, dans l'Atlantique. C'est ma direction. Au loin, si loin, là-bas, six jours, sur les navires défunts de la Cunard, en mon temps j'ai pris le *Queen Elizabeth*, le *Queen Mary*, plus de quatre-vingt mille tonnes, si lourds qu'ils restaient sans l'ombre de roulis et de tangage parmi les vagues démontées de l'océan, moins grands le *United States* et le *France* parfois ballotés par les flots. Toutes mes nefes d'antan passées depuis des lustres à la casse. Je vais bientôt passer à la casse

comme les paquebots de ma mémoire, ai servi mon temps, hors d'usage. Maintenant il y a des bateaux plus petits, bien dessinés, de l'allure, la ligne *Norway*, encore plus petits, *Carnival Line*, ils desservent seulement les Antilles. J'aime quand même les voir arriver, je les suis d'un long regard, de vie, d'envie. Ces nouveaux venus, ces pygmées, eux au moins ils ont de l'avenir. Joyeux, en direction des Caraïbes. L'été, sous le soleil éclatant, je me ressaisis, je veux profiter de chaque instant, après m'être imbibé au fleuve. Je m'assieds au bout du quai sur un banc ou, s'il y en a un de libre, sur un fauteuil en plastique dérobé au centre voisin de kayaks. Je commence à lire le *New York Times*, par moments je relève les yeux, me baigne de nouveau dans l'Hudson, j'aperçois le pont, les îles, du bout de mon quai. Tête couverte par ma casquette, je me laisse aller à la joie de transpirer dans les 30 degrés de l'éblouissant soleil. Seulement nous sommes maintenant en janvier. Bien au-dessous de zéro, mais je suis venu pour dire adieu à mon site favori. Mon parcours de prédilection, j'ai besoin de lui rendre visite malgré la froidure intense, le vent coupant. Je traverse West Way après une interminable attente pour le feu vert, qui me transit. Je dépasse le mur de brique du parking qui cache la vue. Et là soudain, à l'entrée même du *Pier 38*, souffle arrêté, je suffoque. Brusquement, si imprévue, inhabituel. Extraordinaire. Dépasse cette fois l'imagination. Rien à voir avec mes extases estivales, mes émerveillements d'onde coruscante au soleil de plomb. Je n'en crois pas mes yeux. L'Hudson ne coule plus. A disparu. Sur l'immense étendue du fleuve, une nappe de glace blanche miroite sous un soleil pâle. Elle va d'un bord à l'autre en un seul bloc sans fissure. L'Hudson s'est solidifié, toute sa surface gelée aussi loin que je peux voir. La Statue de la

Liberté flambeau éteint prise dans la glace. Du jamais-vu. Je n'aurais pas pu même imaginer. Toute la baie forme un seul bloc. On pourrait marcher jusqu'à Ellis Island. La dernière fois que j'ai eu un choc pareil, c'était l'hiver 41. On pouvait traverser à pied d'une rive à l'autre de la Seine. Et comme on était mal nourri en ce temps-là, on était glacé jusqu'à l'os devant un tel gel. Gel béni, miraculeux, il a glacé les panzers de la Wehrmacht devant Moscou. Malgré la splendeur médusante du spectacle, en dépit de mon lourd manteau, de mes gants épais, de mon bonnet de laine, je commence à geler moi aussi, pris comme toute la surface du fleuve dans le marbre blanc étiré à l'infini. Ressorti par la grille, une dernière fois je me retourne, je me ressource. Je ne puis détacher mon regard qui se promène d'un bout de l'horizon à l'autre. Avec le regret lancinant d'avoir à quitter un tel lieu, qui tant de fois a illuminé mes étés. Je le quitte comme je ne l'avais encore jamais vu, ébloui par cet éclat frigide de neige.

détourne les yeux, me détourne, m'arrache, une déchirure de plus, double le pas, froid de canard, doit faire moins quinze, besoin de me réchauffer, je presse l'allure, je retransverse West Way, frigorifié au feu rouge, le temps d'attendre, j'ai les doigts, les pieds gourds, arrêt soudain des bolides, je fonce. Le feu vert me relance dans ma course, retour rapide à mon ex-chez-moi, de nouveau sur West Houston, après Greenwich, passe devant l'école protégée par ses barreaux de fer, derrière lesquels l'été un SDF a élu domicile, niché dans un coin, protégé par le grillage, s'est fabriqué une demeure en carton, écoute dehors la radio ou lit son journal, assis sur un siège impassible devant

les passants, suis habitué à sa présence, doit être maintenant dans un abri, je dois rejoindre mon appartement au plus vite, Varick, il y a toujours des files infinies de voitures, vont vers Holland Tunnel vers le New Jersey, Hudson ensuite, monte vers le haut de la ville en sens inverse, beaucoup de voitures aussi mais moins, j'enjambe, enfin la 6^e Avenue, je me rapproche, le terrain de base-ball grillagé, et puis les restaurants commencent, sous les trottoirs, ils sont tous nichés au bas des marches, italien, tibétain, espagnol, n'y ai presque jamais mangé, des demi-caves sur Houston Street sans cesse ébranlé par le flot des véhicules, les taxis jaunes à folle allure, sirènes à crever le tympan des pompiers de la police jour et nuit, heureusement je suis sourd, n'entends rien quand je me couche, mais pour les ouïes fines doit être l'enfer, MacDougal Sullivan, enfin Thomson Street, je dépasse l'affreux resto à hamburgers, tourne sur La Guardia, quelques enjambées et je suis presque arrivé

je rase les boutiques, chaussures, articles religieux, *Bruno's Bakery*, notre pâtisserie, avec ma fille aînée après notre repas japonais tous les samedis, notre rituel, on vient y déguster une tarte aux myrtilles ou un brownie, ils ne font plus leur délicieux *apple crumb cake*, resto mexicain, je traverse au coin de la *Grand Union*, à présent *Morton Williams*, meilleure qualité, plus classe, j'y fais la plupart de mes emplettes, remplis ma poussette métallique, y mets tous mes mets, j'ai ma liste dans ma tête, mes doigts les attrapent au passage, connais les linéaires par cœur, ici c'est ouvert 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, comme le métro, commode, j'y fais parfois du shopping à onze heures, minuit, pour compléter un oubli mes pas m'y portent